

L'homme qui ne voulait pas être pape

Habemus Papam

David Rancourt

Numéro 166, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67280ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rancourt, D. (2012). Compte rendu de [L'homme qui ne voulait pas être pape / *Habemus Papam*]. *Québec français*, (166), 82–84.



Habemus Papam. L'homme qui ne voulait pas être pape

PAR DAVID RANCOURT*

Le pape est mort, il faut élire le pape. Le conclave est réuni : les cardinaux se retirent, coupés du monde jusqu'à l'accomplissement de leur tâche. Toute la planète semble attendre que la fumée noire devienne blanche. Les médias veillent, et soupèsent les chances des favoris.

Plusieurs tours de scrutin sont nécessaires. L'ambiance est lourde, et on entend les murmures intérieurs d'un grand nombre de cardinaux : « Seigneur, faites que ce ne soit pas moi... » Sans doute que, dans leurs souliers, on ne serait pas plus héroïques, se dit-on. Enfin, le nouveau pontife est désigné : surprise, c'est le cardinal Melville (Michel Piccoli), que personne, et surtout pas lui-même, ne voyait dans ce rôle.

Melville, frappé de stupeur, accepte en quelque sorte les applaudissements, consent à accomplir, comme un somnambule, les premiers gestes d'un nouveau pape, jusqu'au moment où il doit être présenté à la foule réunie place Saint-Pierre. Alors, c'en est trop, c'est la panique : il ne peut pas ! La tâche est vraiment trop lourde ! Cette crise provoque l'ajournement de la présentation. Ainsi, en

dehors des cardinaux réunis à huis clos, personne ne sait encore qui a été choisi.

Explication officielle donnée par le Vatican : le nouveau pape a tout simplement senti le besoin de se retirer dans la prière jusqu'à nouvel ordre. En réalité, l'état du pape préoccupe assez son entourage pour que la décision soit prise de le faire examiner par un psychanalyste athée (incarné par le réalisateur Nanni Moretti lui-même). Mais cette rencontre ne sera pas si fructueuse. Puis, coup de théâtre, le pape réussit à tromper la vigilance de ses gardes du corps et s'enfuit dans Rome. Incognito, habillé en civil, il errera quelque temps, essayant de réfléchir et d'en savoir un peu plus sur lui-même, peut-être de reprendre son souffle avant de retourner affronter son devoir, les cardinaux et la foule.

Voilà *Habemus Papam*¹ (*Nous avons un pape*), élu meilleur film de 2011 par les *Cahiers du cinéma*², qui arrive donc sur nos écrans un certain temps après sa première européenne. Ce long métrage semble se dérouler sans anicroche jusqu'à un certain point. Pour le premier tiers, au moins, nous sommes rivés à l'écran, pendant que

les enjeux se mettent solidement en place. Ensuite, la sauce se gâte.

Un récit discontinu

Pas besoin d'être clément pour apprécier l'amorce du film : la procession des cardinaux commentée de façon savoureuse par un journaliste de télévision, la scène de l'élection par vote secret, où la présence de Melville / Piccoli s'impose lentement et discrètement... Une fois la crise éclatée, l'arrivée du psychanalyste joué par Moretti apporte une bonne dose d'humour et d'air frais – mais concédons qu'il est plutôt facile d'avoir l'air d'aérer une ambiance renfermée comme celle d'un conclave. Les efforts du psychanalyste pour exercer sa profession sont cocasses : quel sujet au juste peut-il aborder avec le pape ? demande-t-il aux cardinaux. La sexualité ? Évidemment que non. Les rêves ? Ça dépend des rêves ; alors, mieux vaut ne pas essayer. L'enfance ? Avec une extrême discrétion. Et peut-on avoir une audience en tête à tête avec Sa Sainteté ? Il n'en est pas question. La séance psychanalytique sera donc très publique, infructueuse et drôle.

C'est une analogie facile, mais faisons-la : à partir du moment où le pape prend la fuite dans la ville, le film aussi connaît des zones d'errance, des culs-de-sac et des chantiers de construction. Alors que d'une part on suit Melville dans Rome, que d'autre part on observe les cardinaux toujours réunis (et convaincus que le pape est encore recueilli dans sa chambre et qu'il prend du mieux), l'unité préservée jusque-là connaît des trous et des écarts. L'exemple le plus marquant : le psychanalyste, tenez-vous bien, convainc les cardinaux que la meilleure chose à faire pour encourager le pape, c'est d'organiser un tournoi de volley-ball sous sa fenêtre. Et voilà tous ces à-peu-près-septuagénaires qui prennent soudain un plaisir bon enfant ou des airs piteux pendant le jeu. Cette scène, qui essaie de nous faire rire, qui s'étire inutilement et qui menace de faire sombrer le film, est, en plus, présentée au ralenti ! Rien pour régler le problème du rythme... Les cardinaux, déjà caractérisés par certains comportements infantiles, deviennent de vrais bouffons. Avait-on envie de les voir tourner ainsi ? Le film, il me semble, ne suscitait pas ce désir.

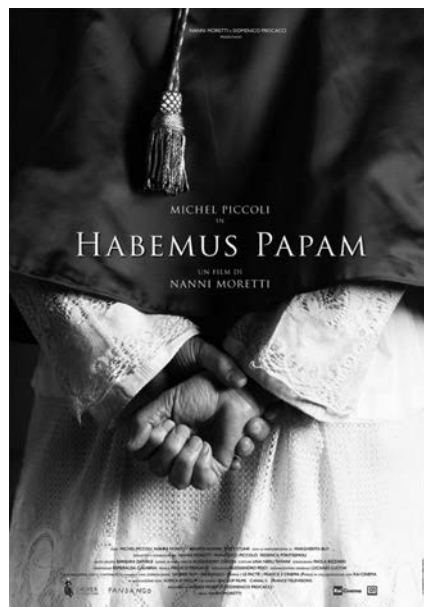
Piccoli et les ellipses

Loin de ces frivolités, nullement perturbé par les problèmes de structure du film mais tout entier absorbé par sa crise personnelle, il y a le pape, il y a Michel Piccoli. Je crois que Piccoli mérite les éloges qu'on lui a donnés pour cette interprétation. L'acteur octogénaire réussit une performance très nuancée, et non dépourvue d'un aspect physique – car quoi, un pape en fuite doit bien courir un peu de temps en temps. On peut être certain que pour plusieurs spectateurs, *Habemus Papam* devient émouvant rien que de regarder Piccoli jouer : c'est comme revoir un vieil ami, qui a vieilli mais n'a pas vraiment changé. Tout se passe comme si l'acteur était en lui-même un pan de l'histoire du cinéma ; sa présence ne peut que faire résonner le souvenir d'autres films marquants où on l'a vu.

Le pape-cardinal Melville qu'il joue est humain, fragile et fort, colérique aussi, et mystérieux dans une certaine mesure jusqu'à la fin. On peut décider de voir le bon côté des choses et de considérer les ruptures de ton et les ellipses du film comme un reflet de l'état

intérieur de ce personnage principal, perdu dans la foule de Rome, un pape qui n'est pas loin de la confusion, comme on le voit d'ailleurs quand il se parle tout seul dans le métro. Oui, la forme et le fond semblent bien agencés en théorie, mais on reste tout de même avec l'impression que la mayonnaise d'humour et de sérieux n'a pas pris. Le problème est peut-être que les moments d'humour burlesque n'incluent pas assez Piccoli, qui reste davantage dans le registre grave. En d'autres mots, le « problème » est peut-être seulement que Piccoli est trop bon : sa performance déséquilibrant le film, les tons ne peuvent plus se mélanger aussi bien. Il ne tire pas la couverture à lui, mais sa prestance naturelle fait le travail : les autres acteurs lui laissent carrément la couverture. Ainsi, les scènes où il n'est pas du tout deviennent pâlottes quand on les compare à celles où il figure.

On ne peut pas ne pas aimer ce personnage de pape récalcitrant. On n'a pas envie un instant de lui dire que son indécision relève de la lâcheté. Ainsi, on veut toujours en savoir plus sur lui, l'accompagner dans sa quête, mais le film nous frustrer à cet égard, notamment en omettant des scènes de transition qui nous auraient éclairés sur certains aspects de son caractère. Nous sommes donc gardés à distance de l'intérieur du personnage. Ce n'est nullement la faute de l'acteur, au visage on ne peut plus expressif, un visage qui, justement, exprime autant le secret gardé que le secret dévoilé.



La course entre le film et le spectateur

Quand on regarde un film, pendant qu'on le regarde, on se demande ce qui va se passer. Certains films et récits réussissent à penser à notre place, ne nous laissant guère de marge de manœuvre – c'est la force des histoires classiques de Agatha Christie ou de Conan Doyle : à bien y penser après coup, trouver le coupable n'était pas si difficile, mais on s'est encore fait avoir. Un phénomène contraire se produit pendant *Habemus Papam* : le spectateur a le temps d'échafauder des hypothèses sur la suite des choses, de se transformer en scénariste instantané. Mais on dirait que le film de Moretti n'est pas toujours à la hauteur des petits scénarios personnels qu'il nous fait créer.

Par exemple, une des révélations faites par le personnage de Melville ne semble pas développée à son plein potentiel. On apprend que, jeune, avant d'entrer en religion, il voulait être acteur, mais a été refusé. Tiens, intéressant : va-t-il donc accepter sa mission de pape en la prenant justement comme un rôle ? Est-ce possible, et est-ce sacrilège de le penser ? Mais le film n'explore pas cette possibilité. À la place de cela, le pape fraternise avec une troupe d'acteurs jouant Tchekhov, et évidemment, comme on l'a déjà vu dans trop de films, le texte de la pièce répétée et jouée a tout à voir avec le trouble intérieur du personnage principal... Ce procédé semble trop usé pour créer de l'intérêt chez le spectateur : on sait que la pièce de théâtre éclaire le problème du pape, on le sait tellement qu'on n'a même pas envie d'écouter pour vérifier.

Et l'Église dans tout ça ?

Habemus Papam nous surprend donc de quelques façons. D'abord, on croit prévoir le genre de quête que connaîtra le personnage du nouveau pape, mais c'est plutôt une recherche diffuse, métaphorique, semée de ruptures de ton et d'éléments inaboutis. Ensuite, c'est un film centré sur l'Église catholique, mais où aucun personnage n'est accusé de gestes inappropriés ou d'appartenance à une secte diabolique. Cela ne signifie cependant pas que l'Église soit épargnée.

Le réalisateur ne semble pas avoir voulu asséner à la religion un coup de poing cinématographique. Je ne crois pas non plus que son but ait été d'inciter les gens à pardonner

quelque chose à l'Église, à oublier les scandales qui l'ont secouée : certes, le film n'en parle pas, mais pourquoi donnerions-nous à cette omission une valeur d'absolution ? En fait, en renonçant à l'intégration facile d'un complot, d'un scandale, de vils calculs, *Habemus Papam* peut être vu comme une attaque plus subtile, visant l'Église par l'intérieur. Car cela n'est jamais arrivé, mais il est possible qu'un jour, le pape désigné ne se sente pas vraiment désigné.

Une chose est sûre, le Vatican est montré comme dépourvu de figure d'autorité. On a vu que les cardinaux sont dépeints comme des êtres un peu simples, et ils se vident tellement de leur substance qu'à la fin de l'histoire, ils ont davantage l'air d'acteurs habillés en cardinaux. Et en l'absence du pape, aucun personnage ne démontre un haut degré de force, à part peut-être le directeur des communications du Vatican, incarné par Jerzy Stuhr. Les communications qui mènent la société ? Voilà une authentique critique du monde moderne, qui n'est cependant ni très neuve ni très méchante.

Si ce film contient vraiment une « thèse » sur la religion, elle est difficile à saisir. Le propos de *Habemus Papam* est ailleurs et peut être formulé ainsi, pour une part : la responsabilité d'être pape est gigantesque, mais humaine ; c'est un tourment très humain que celui d'être pape quand on n'a qu'un corps usé à offrir. C'est un homme fragile qui doit tenir le monde sur ses épaules.

Chercher l'erreur

Habemus Papam a donc ses qualités et provoque une certaine réflexion, mais on en sort en se demandant ce qui a cloché. À ce sujet, on peut aussi supposer qu'une partie de l'humour a été endommagée pendant le transport de l'Italie jusqu'à nous. On sait combien l'humour est sujet à des interférences quand il est traduit d'une culture à l'autre. Le miracle du *Dîner de cons* de Francis Veber ne peut pas toujours se répéter.

Bref, certains films incohérents, ou même complètement fous et disjonctés, réussissent à laisser une forte impression, mais *Habemus*

Papam semble plutôt marcher sur sa propre robe, trébucher et annuler lui-même une partie de sa puissance. Dommage. Le tout démarre bien, crée des situations fertiles, ouvre des possibilités et nous promet certaines satisfactions, mais s'égaré en chemin. Cela empêche l'œuvre de constituer un réel événement cinématographique, sauf pour l'occasion qui nous est offerte de renouer avec un vieil ami acteur.

Malgré nos réserves, avouons enfin qu'il est agréable que même les écrans de nos multiplexes criards aient accueilli ce film portant sur un groupe de cardinaux et mettant en vedette un acteur de 86 ans. □

* Réviseur linguistique et cinéophile

Notes

- 1 2011. Film réalisé et coécrit par Nanni Moretti. Interprètes : Michel Piccoli, Nanni Moretti, Jerzy Stuhr, Renato Scarpa.
- 2 N° 673, décembre 2011, p. 6-11.

ULTRA BRANCHÉ.

CAMPUS CHEZ SOI

CERTIFICAT EN SCIENCES DES RELIGIONS À DISTANCE

- Formation initiale ou complémentaire pour non-spécialistes
- Formule souple et adaptée aux besoins personnels et professionnels
- Ressource pour les enseignants d'éthique et de culture religieuse

ftsr.ulaval.ca



UNIVERSITÉ
LAVAL

Faculté de théologie
et de sciences religieuses